

Archéologie et idéologie dominante

*Le passé n'est jamais mort
il n'est même jamais le passé.*
William Faulkner.

Par rapport à l'archéologie, certaines recherches dans les pays en voie de développement sont 'mieux reçues' des instances de décision et de financement sans qu'on puisse leur reprocher : recherches sur le SIDA, agro-alimentaire, climats, démographie...etc., et elles ont peu de souci de remise en cause car elles réussissent assez souvent, même si partiellement, à répondre aux demandes.

La place de l'archéologie

Le plus souvent c'est l'intervention scientifique et technique occidentale qui prime dans la prise en compte du problème soulevé même si on l'entoure, de plus en plus souvent, d'une guirlande fleurie de 'sciences humaines'...elles-mêmes par ailleurs extrêmement et consciencieusement bavardes et très 'modernes' (Latour 2006). Aux prises avec un problème, rien n'incite les disciplines concernées à chercher outre leurs frontières fondamentales ni à effectuer ce retournement sur elles-mêmes que je ne suis pas le seul à préconiser (R. Girard). En opposition, l'archéologie avec son côté gratuit qui sert à faire de belles revues et des documentaires fort intéressants, n'est pas considérée comme une discipline qui pèse sur des événements comme les épidémies, les termes du commerce ou les sécheresses¹. Si elle est respectée, c'est qu'elle fait souvent intervenir des sciences dures en appui à ses analyses et synthèses et qu'elle fournit matière à sensation, rêve et identité dans le domaine de l'origine de l'Homme (Lucy)², de l'origine des peuples dont, malgré la déculturation scolaire, la repentance occidentale (*liberal guilt*) et l'anti-racisme/racisme unilatéral politique officiel, les peuples restent très demandeurs dans leurs diversités vécues y compris interethniques parfois dramatiques (Marliac 2007b)².

Du fait de ce recours aux sciences d'ailleurs, avec l'expatriation, elle coûte relativement cher (équipements techniques, analyses). Sinon elle n'est bonne qu'à intéresser les érudits, les rêveurs des 'mondes disparus' et à empoisonner promoteurs et grands travaux (Demoule 2012). Quand elle revêt une certaine pertinence (histoire

¹ *A l'intérieur même d'un organisme inscrivant si clairement sa vocation dans son titre [développé ici] : recherche sur le développement en coopération, on a souvent laissé entendre ces dernières années que le questionnement sur l'inscription dans la durée des sociétés humaines répondait mal au but affiché et n'entretenait qu'un rapport lointain avec les priorités des pays en développement.* Bernus, Polet, Quéchon 1997 : 8.

² Cf. la proposition de loi votée le 16 Mai 2013 supprimant le mot race de la législation française. Cf. en contrepoint, Rokhaya Diallo ou Calixte Belaya réclamant plus de visages 'noirs' sur les écrans de télévision de France, le Conseil Représentatif des Associations Noires et aussi le cogneur-lunettier noir L. Thuram in L. Thuram & Y. Coppens in Ch. Coste - L'apprentissage de l'histoire est fondamental. In *Le Monde-Magazine*, 21.01.2010 : 20-23.

longue), ses collègues des autres sciences humaines, l'évitent par ignorance, indifférence ou paresse de rechercher avec elle les quelques points d'accord possibles. Il est vrai que, *stricto sensu* (Testart 2012) et politiquement, elle ne répond pas **directement** à un ensemble de questions relevant des sciences de l'homme et de la politique comme l'histoire ou l'identité, car si elle se trouve mêlée à leurs problématiques en passant à un niveau anthropo-historique général et mondain (les Gaulois ; les Nguni-Xhosa), elle n'y apporte que ses propres abstractions, *les définitions archéologiques*, (en l'occurrence : Halstatt D³ ; II^e Age du Fer d'Afrique australe). A ce sujet justement, comme nous le verrons, elle soulève, au titre de la connaissance scientifique et des savoirs ordinaires, le problème général de l'échange/traduction des savoirs entre eux (en particulier : sciences $\Leftrightarrow$ autres savoirs) et celui de l'utilisation des savoirs scientifiques (ou dits tels) dans un contexte non-scientifique. Ce problème qui requiert l'étude de la nature des savoirs (y compris scientifiques) et des modes de résolution de leurs échanges se pose dans les opérations de développement car celui-ci est, au travers de ses réalités économiques, sociologiques ou culturelles, la rencontre de savoirs (technologies, arts, philosophies) différents qui s'associent, s'excluent, se juxtaposent, se tolèrent, se détruisent réciproquement ou se mêlent dans le désordre. Ces situations diverses mettent clairement en question les fondements de la connaissance même si au vu de la domination du modèle moderne⁴ le découragement nous saisit.

En-deçà, il n'est que de constater, chez nous, la répugnance de nos élus à voter tel texte protégeant le patrimoine - objet central de l'archéologie - pour imaginer les réticences des institutions dédiées à la recherche outre-mer en ce qui concerne l'archéologie (*id.* 2012). Tout ceci explique que l'archéologie expatriée n'aie pas cherché à définir sa place dans le développement (comme *e.g.* Miller 1980) ou à intervenir, dans les questions qu'il pose, ou alors, tardivement en France (malgré Marliac 1978, 1997) avec Guillaud & Galipaud (2014).

³ Définition archéologique, corroborée néanmoins par les auteurs latins et grecs de l'époque : Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Pomponius Mela, Lucain, Pliny l'Ancien.

⁴ *In this XXIst century the dominant power is America, the global language is English and the economic model the anglo-saxon capitalism* (Margaret Thatcher).

Elle a donc imité sa grande soeur nationale dispersée entre CNRS, MNHN, EFEO et Universités en produisant de la même façon, interdisant ainsi à l'organisme qui s'en chargeait, préférentiellement depuis 1960, l'IRD⁵, de justifier en termes de développement la présence de recherches archéologiques en son sein et le poussant à les exiler vers le CNRS ou le MNHN⁶. Ainsi réussit-elle à exister dans le concert annuel des demandes, évaluations, financements, compte-rendus et publications au sein des instances et des contraintes qui sont le quotidien de tout chercheur outre-mer. Et cependant, malgré tout, aujourd'hui comme hier⁵, on nous sommes de nous définir - nous, archéologues - , de prouver la pertinence de notre discipline par rapport aux problèmes du développement, de légitimer les budgets alloués.

En mémoire de mon Maître, A. Leroi-Gourhan⁷, et à partir des différentes étapes de mes propres recherches (leur nature dans les cadres humains où elles se déroulaient), j'ai souvent répondu à cette demande de justification (Cf. § plus loin).

L'archéologie comme science dans le développement

J'ai d'abord considéré cette exigence institutionnelle légitime : nous enquêtons sur le passé de certains peuples - comme nous avons enquêté sur les nôtres en Europe depuis deux siècles - ce qui implique que nous pensons leurs passés comme le nôtre tel qu'il est unifié par les sciences historiques le long du temps linéaire moderne. Nous sommes donc supposés produire des résultats comparables à ceux obtenus en Europe. Et si notre propos est bien évidemment *occidentalo-orienté* - et comment aurait-il pu, d'abord, en être

⁵ Jadis ORSTOM, Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-mer, devenu en 1982 Institut de Recherche scientifique et technique pour le Développement en Coopération grâce à un Président militant (note 23), et rebaptisé en 1998 Institut de Recherches pour le Développement, IRD, perdant en même temps dans son sigle, grâce à un Président d'opérette, et sa nationalité et son caractère scientifique...

⁶ Mais il est vrai comme nous le verrons plus loin que les instances de l'IRD - administratives autant que scientifiques (Comités Techniques et Commissions incluant un temps A. Leroi-Gourhan, J. Garanger, R. Creswell et d'autres) - n'ont jamais répondu à ce questionnement. Ne parlons pas du Conseil Scientifique ; complètement obtus à ce questionnement.

⁷ *Plaidoyer pour une science inutile*. 27.03.1974, *Le Monde* p. 17.

autrement -, quelle en est la pertinence dans ces pays ?

Ainsi, si le passé – dans le domaine de la connaissance de soi - est une construction d'importance il se délimite dans un certain Temps. Avoir un passé c'est savoir ou apprendre qu'on en a un et, consécutivement, penser son être d'une certaine façon dans un déroulement spatio-temporel aux dimensions et directions variées plongeant éventuellement dans le surnaturel⁸. Dans quel temps vivons nous et quel est celui que chaque culture élabore (ou pas), différemment de ceux des 'autres' ? Comment se passe le transfert/remplacement de 'l'un vers/dans l'autre' ? Quels comportements suit l'homme dès lors qu'il a un passé (de quelle sorte d'ailleurs?) ou qu'il l'acquiert, ou qu'on lui en impose un nouveau ? Comment se passe cette acquisition ?

Sur ce point, l'archéologie et les sciences historiques interviennent lourdement quoique différemment, créant un Passé très différent des passés traditionnels des peuples (parfois quasi inexistants), en comparaison des passés 'modernes'.⁹

Il suffit d'essayer de définir la conception moderne du temps, née en Occident et non-universelle, quoique nous la manipulations/appliquions/répandions comme telle partout, sans y penser, pour mesurer ce qu'elle peut modifier dans d'autres cosmogonies. Le temps moderne est linéaire, orienté (progrès), irréversible, cadencé, mesuré et éliminant le passé. Pour les modernes qui ont séparé la Nature (transcendante et *out there*) de la Culture-société (immanente et *down there*), il y a deux histoires : celle des choses qui n'en ont pas, puisqu'elles sont 'découvertes' (par les sciences), mais qui émerge quand même à l'histoire, et celle des hommes, changeante, qui elle n'en sort jamais. *L'asymétrie entre nature et culture devient une asymétrie entre le passé et le futur* (Latour 1991 : 97). Il est à noter que les premières théories anthropologiques quant à l'évolution des civilisations ne se tournèrent que très peu - pour concevoir le passé en général et le

⁸ *Man does not really have a past unless he is aware of having one, because only this awareness ushers in the possibility of dialogues and choice* (R. Aron in Lenclud 1997 : 47)

⁹ Interrogés par l'anthropologue chaussé de ses lunettes modernes, les membres d'une ethnie /d'un peuple ont des réponses de nature comme de profondeurs très différentes les uns des autres autour d'un thème, d'aucuns quasi ignorants d'autres très diserts, certains parfois officiellement ou pas, affectés à la conservation de la mémoire du groupe...

passé de ces civilisations - vers l'archéologie déjà cependant sérieusement établie au XIX^e siècle (Testart 2012).

Plus tard, cette sollicitation de mon Institution m'a paru redondante au fur et à mesure que je fournissais des réflexions plus ou moins valables sans recevoir de commentaires puis, finalement, illusoire/mensongère/révélatrice puisque personne ne répondait. En effet, au fil de mes réponses, je fus peu à peu convaincu, face aux persistants silences des différentes instances de mon Institut⁴ (C.A., Direction Générale, Conseil Scientifique, CCDE, Commissions scientifiques⁵, Départements), qu'aucun dialogue ne sortirait de mes tentatives (Marliac 2007 : 4). Hors le fait, plus fréquent qu'on le reconnaît, que les destinataires ne lisent pas tout, j'ai fini par constater qu'ils ne s'intéressaient pas à ce dont je parlais à partir de l'archéologie, ni, quand d'aventure ils m'avaient lu, ne comprenaient ce dont je traitais au-delà de l'archéologie. En fait, ils ne voulaient simplement pas en entendre parler et continuer à faire comme devant.

Est-ce que, par exemple, - dans la situation de 'développement', (sa définition et les solutions qu'on y apporte) -, nos cadres de pensée ne doivent relever que du mode de savoir dit scientifique ou, communément, 'rationnel' ? Mon questionnement, limité d'abord et ici à l'archéologie, concerne toutes les autres sciences en compétition avec tous les autres savoirs et le désintérêt pour ce thème s'explique par les intérêts que la domination actuelle presque sans limite du mode moderne de savoir et de son dérivé mondain, La Science, satisfait. Cette domination persistante ne peut en effet s'expliquer que par son utilité (socio-économique, politique, culturelle) pour tels ou tels *collectifs* (Latour 2004 : 26). C'est là probablement la raison informulée de mes échecs...

Sans revenir ici sur une définition de l'archéologie acceptée par tous (voir les manuels), cette sommation institutionnelle recouvre deux problèmes intriqués : quel rapport l'archéologie a-t-elle avec le développement et l'archéologie y répond-elle ? Si développement veut dire mieux-être (sous l'angle moderne), l'archéologie serait

superfétatoire¹⁰. Si développement veut dire mieux se connaître, l'archéologie semble utile car comment mieux être sans mieux se connaître ?¹¹ Et comment éviter, sinon par un modernisme stérilisateur, d'interroger et essayer de concevoir le passé dont nous sommes sortis ? Mais comment savoir quelle est l'utilité de notre 'connaître' occidental (ici l'archéologie appliquée aux pays en développement) si celui-ci n'est pas expliqué ? Comment savoir si celui-ci conduit au mieux-être sinon en le comparant aux 'connaîtres' que les hommes ont expérimenté au travers des siècles et sur toute la planète émergée, ceux que nous rencontrons hors Occident (savoirs prémodernes, ethniques, coutumiers, concernant leurs passés, leurs 'préhistoires'¹²..) comme ceux que nous avons, en Occident, oubliés, éradiqués ou relégués ? Par exemple, comme nous le disions déjà, comment le Passé est-il défini (Marliac 2007c) ? Mon expérience personnelle (terrain, rencontres, enseignement en France, outre-mer, colloques) me révéla, lors d'une discussion avec un étudiant camerounais, combien étrange et séduisant lui était apparu ce que les Européens disaient de leur passé et comment il s'était aussitôt demandé quel était son propre passé. Il voulait désormais en avoir un !¹³ J'ai revécu cette expérience en grand lors d'un enseignement délivré à l'Université de Yaoundé (Département d'Histoire, 1974 -1975¹⁴) à des étudiants fort passionnés par leur passé.

Le savoir moderne et le développement

De ce silence général, je tirai finalement la conclusion qu'il masquait, dans le même temps, la difficulté d'entendre (une certaine routine) et le refus d'écouter de la part des instances citées plus haut comme des collègues interrogés. Plus que le dédain de la recherche d'*en haut* pour la recherche d'*en bas*, ce non-dit, je le compris plus

¹⁰ Les découvertes par A. Marliac (1991, 2006) et O. Langlois (1995) de quelques cultures préhistoriques au Nord du Cameroun, et par M. Brunet de *Sahelanthropus tchadensis*, servent-elles à quelque chose ?

¹¹ Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?

¹² 'Préhistoire' est délicat d'emploi parce que impliquant la conception moderne du temps et son déroulement linéaire particulier.

¹³ De préférence de même nature et de même profondeur historique que le nôtre..

¹⁴ Cours ronéoté *Initiation à l'archéologie préhistorique*, 86 p.

tard, trahissait l'impasse intellectuelle de toute une génération ne voulant ni ne pouvant prendre du recul sur la modernité, sur sa 'vision du monde'. Mettre en examen son mode de connaître c'est courir le risque de le relativiser. Ainsi, comment fabriquons-nous nos connaissances et savoirs dans chacune de nos disciplines ?¹⁵ Et comment en conséquence peut-on les 'adapter' à d'autres savoirs : par priorité ceux des peuples 'en voie de développement' chez qui nous sommes venus? Comment aussi ces modes de savoir s'articulent entre eux et avec tous les autres modes d'existence (Latour 1991, 2012) ? Ce questionnement pourtant d'évidence (car comment ne pas s'interroger sur son propre 'connaître' ?), est apparemment hors de portée de ces 'modernes' scientifiques, ingénieurs ou administrateurs des sciences qui nous gouvernent et nous entourent. Tous pratiquent aveuglément cette idéologie moderne scientiste héritée (la *Constitution moderne* de Latour 1991) de Descartes et Kant, transmise par l'Ecole et l'Université et ne sauraient envisager de s'interroger sur leurs propres cadres de pensée.

Revenir sur celle-ci en effet conduit à réviser nos choix politiques et philosophiques, notre mode de vie : personne ne le fait sans un effort sur soi-même, sans quelques pénibles révisions et ruptures. En ce qui me concerne, c'est l'incompréhension et le désintérêt des personnes concernées par mes travaux, *e.g.* les Peuls au Nord-Cameroun ou, ailleurs, les Hopis ou les Aborigènes¹⁶, qui mit en route ma réflexion.. Rien là de très neuf sauf le souhait, peut-être sans avenir, de rendre ces travaux 'consommables' ou 'intéressants'... pour les mêmes Aborigènes ou Peuls¹⁷ encore que je comprenne bien leur indifférence/méfiance vis à vis d'un savoir étranger. Le désintérêt supplémentaire de ma hiérarchie (professionnelle comme administrative) comme de beaucoup de mes collègues fut plus difficile à accepter car il relève d'un aveuglement épistémologique volontaire entraînant des conséquences socio-

¹⁵ Certains même n'envisageaient qu'une sociologie des scientifiques à la Merton.

¹⁶ *It has been suggested that the study of prehistory is for the sake of the Aborigines to give them a past to be proud of. Traditional Aborigines do not need this..they have...knowledge as shaped by tradition* ". Haglund 1976 : 155 cité par Hubert in Layton 1989 : 155.

¹⁷ Et bien sûr pour tous les autres peuples de la région...et les esprits ouverts de par le monde...

politiques dans notre monde actuel. Ce n'est pas impunément que l'on croit posséder la vérité.

Ces mises en demeure récurrentes faites globalement aux sciences humaines sont révélatrices de cette conception du savoir présente dans les organismes de recherche français : c'est La Science qui est vraie et efficace pour le développement¹⁸. Sous ce terme on rassemble, indûment d'ailleurs, les sciences naturelles et bien sûr exactes¹⁹ (sans parler des sciences de l'ingénieur). C'est la connaissance moderne des sols (pédologie, *e.g.*) qui permettra d'améliorer les cultures²⁰. Si cela est vrai, les sciences humaines traitant du 'culturel', du 'social', seraient-elles cette *imposture* dénoncée par Lévi-Strauss²¹ ? Sinon, au sein de celles-ci, quelle est la valeur de l'archéologie² ?

Sans aller jusqu'aux principes de base de notre mode de pensée majoritaire et leur généalogie (Latour 1991, 1999), personne ne semblait vouloir envisager que les différents savoirs abusivement rassemblés sous le terme La Science (et ici l'archéologie) avaient par définition une **histoire**, avaient été et étaient toujours, des constructions autour d'une théorie, constructions d'un certain type (Testart 2012), différentes des constructions du savoir commun, ordinaire, habituel : ces savoirs présents dans les sociétés où nous nous installions et aussi, pour peu qu'on s'en préoccupe, toujours existant dans nos sociétés dites développées, résistant au nivellement mondialiste...

Péripéties à l'IRD

¹⁸ Comme elles sont considérées encore dans les pays développés sous la notion de croissance et dans la croyance au 'progrès' indéfini des sociétés... La médecine occidentale en a été un des représentants les plus remarquables dans le Tiers Monde (*e.g.* Dr Jamot).

¹⁹ Grâce aux sciences dont elle s'accompagne, l'archéologie jouit d'un préjugé favorable auprès des naturalistes...ravis de ne pas s'interroger sur sa facette anthropologique inévitable car *archaeology is anthropology or it is nothing...*

²⁰ La connaissance que les indigènes ont des sols est rarement prise en compte (Hobart 1993b). Et qu'en est-il de la connaissance qu'ont ces gens d'eux-mêmes dans leurs propres termes et pas seulement dans les termes de l'anthropologue?

²¹ *Les sciences humaines, cette imposture...* (*Le Monde* du 8.10.1991).

Les lignes qui vont suivre paraîtront trop centrées sur l'auteur mais, pour décrire valablement le trajet parcouru - par delà l'archéologie vers le savoir en général -, je ne dispose que de mon parcours, et de mes travaux, appuyés sur divers rares auteurs dans le domaine de l'anthropologie des connaissances. L'absence quasi complète de mes collègues sur le thème du traitement des différents modes de savoir (Marliac 2013) explique cette personnalisation et cette limitation.

Il est révélateur que je n'ai, durant ces années, quasiment jamais reçu le moindre commentaire de l'ensemble de mes collègues IRD *social scientists*, pourtant tous impliqués dans le développement, c'est-à-dire dans le choc ou le dialogue des cultures (donc l'interaction avec les constructions que ces cultures produisent de leur côté). Étonnament, ces chercheurs pratiquaient en meute et en même temps, - un tiers-mondisme militant totalitaire, agressif, repentant et borné (selon leurs propres visions, lectures et définitions des autres cultures), proscrivant (de concert avec les administrations phagocytées), leurs contradicteurs²², - et une ignorance de leur propre culture puisque méconnaissant la nature des sciences, partie intégrante de la culture occidentale qu'en général ils disaient rejeter²³. Cet état d'esprit devait triompher à l'ORSTOM avec le changement de Direction Générale à la suite de l'élection de F. Mitterrand, Alain Ruellan prenant en 1982, la tête d'une refonte de l'Institut à partir d'une conception toujours moderne du développement puisque lui et ses co-équipiers en avaient une toute prête - issue de leur vision du monde - qu'ils mirent en route immédiatement. J'avoue être peu intervenu lors des débats, préfabriqués, ouverts à cette occasion, lors de la prise de pouvoir de l'équipe Ruellan. Les peuples concernés y étaient notablement absents en association contradictoire avec le souhait d'être 'au service du développement', proclamé dans le nouvel intitulé de l'Institut¹ !

²² Dès lors privés de crédits, publications, affectations, avancements et publicité quels qu'ils soient.

²³ Ou croyaient rejeter puisque - toujours rémunérés par la Fonction Publique française - imposant au Tiers-Monde leurs solutions politiques nées de la même pensée moderne occidentale (en particulier le marxisme et ses succédanés). Cf. note 24 et Lugan 1989.

La philosophie²⁴ comme les instances de recherche et les résultats déjà attendus, tout était déjà planifié, décidé, et n'acceptait aucune mise en cause comme celle que je viens de résumer, surtout de la part de gens hors du sérail, *i.e.* ni militants ni syndiqués.

Je me suis aperçu ainsi, qu'en contre-partie de mes interventions, je fus par la suite tenu à l'écart des manifestations ou publications qui tentaient - mal à mon avis - de répondre à ces questions. L'absence de réactions - accompagnée d'un ostracisme silencieux - s'étendit donc aux autres organismes de recherche. Les rares occasions où j'eus la possibilité d'exposer ma problématique - souvent sans aucune réponse de mes lecteurs-auditeurs - se présentèrent²⁵ :

- lors du Séminaire du Département SUD de l'IRD à Paris en 1999 sur *Le Partenariat dans la recherche en sciences humaines*. Ma communication, rappelant l'existence de savoirs chez les partenaires, parut plus tard dans une revue étrangère (Marliac 2001) ;

- lors des *Rencontres Régionales du Département DSS* de l'IRD à Tchang Maï (Thaïlande) en 2000. Ma communication, traitant de la nature des transferts de savoirs en Indonésie, fut distribuée en ronéo après le séminaire au sein du département et réécrite plus tard (Marliac 2011).

- lors d'une réunion de l'UR 092 de l'IRD en 2005 sur *Les temps longs* suite à laquelle ma communication, portant sur les différentes conceptions du temps en jeu lors de la popularisation des résultats de l'archéologie, parut hors de l'IRD (Marliac 2007b).

Je ne fus pas convié au séminaire du CCDE²⁶ (2005) sur *Y a-t-il une éthique propre à la recherche pour le Développement?* et le CR que je fis de la publication qui suivit ce séminaire (Kahn F. *et al* 2007) fut presque partout refusé (Marliac 2010a). Je ne fus pas contacté non plus pour participer au colloque IRD-Région PACA en

²⁴ A. Ruellan : *Mon projet de développement de la recherche au service du développement avait pour objectif de rendre les pays du Sud indépendants de ceux du Nord : indépendance alimentaire, indépendance sanitaire et indépendance énergétique*. 21.08.2008. **WorgaBlog**. Outre l'erreur sur ce qu'est le Développement et l'absence du thème de l'indépendance intellectuelle, ce projet reste inféodé à la pensée moderne. Cf. aussi : *AfriqueAsie* 1986, N°387 : 46-47.

²⁵ Une fois dissout le *Ruellan bandwagon* en 1987.

²⁶ Comité Consultatif de Déontologie et d'Éthique de la recherche de l'IRD présidé à l'époque par D. Lecourt (élève d'Althusser et Canguilhem...).

2013 *Les sciences sociales et la diffusion des savoirs dans l'espace public*. Enfin la *Revue d'Anthropologie des connaissances*²⁷, apparemment dédiée à ce genre de réflexion, en me refusant plusieurs versions de ce CR du CCDE, montra qu'elle ne sortait pas de la contradiction fondamentale où elle se trouve en refusant toute réflexion sur elle-même. En ce sens, elle participe à l'ensablement de l'anthropologie actuelle visible in *Journal des Anthropologues* 104-105 (2006), Leservoisier & Vidal (2007) et aussi in Vidal (2010).²⁸

Par-delà l'archéologie

Je ne suis pas parti - pour aboutir aujourd'hui à ce texte - d'une réflexion épistémologique dont j'aurais d'ailleurs été incapable mais, très ordinairement, d'une pratique scientifique limitée (celle de l'archéologue) en tant que telle, ensuite comme participant à la symphonie/cacophonie des fabrications de savoirs de mon époque : nous développons à tour de bras, l'O.N.U., l'UNESCO et l'U.E. en tête, avec toutes leurs ramifications !²⁹ Il me suffisait de mettre face à face les connaissances indigènes et les miennes pour noter leur inadéquation réciproque. Je note au passage que, de mon expérience, je déduis la nécessité de joindre aux formations universitaires une formation épistémologique de base. Si A. Leroi-Gourhan, P. Courbin, A. Laming-Emperaire, J. Garanger et quelques autres m'ont formé à l'archéologie, ils ne m'ont pas appris à la *penser* ; ce que firent plus tard les 'indigènes' en association avec B. Latour (1995, 2012).

Chacun par ailleurs, enlisé dans ses travaux, répugne à envisager de nouveaux problèmes dont certains fort éloignés de soucis quotidiens souvent récurrents et harassants³⁰. Et les archéologues

²⁷ Rigas Arvanitis, DR à l'IRD, rédacteur en chef.

²⁸ *L'anthropologie s'est faite sur fonds de science, ou sur fonds de société, ou sur fonds de langage, elle alternait toujours entre l'universalisme et le relativisme culturel et nous apprenait finalement bien peu sur « Eux » comme sur « Nous »* (Latour. 1991 : 177).

²⁹ Nous semblons continuer à le faire mais les pays émergents (BRIC) ont pris le relais et nous concurrencent désormais jusque chez nous.

³⁰ Dont font partie des efforts à renouveler auprès d'autorités françaises qui ne montrent que peu d'intérêt à l'archéologie qu'elle soit 'nationale' (Demoule 2012) ou extra-métropolitaine. Dans ce dernier cas, à part l'IRD, elle relève de féodalités universitaires à qui on doit reconnaître qu'elles assurent - tout en se réservant les postes et les crédits - la

eux-mêmes se soucient peu des *Autres*, de la connaissance ordinaire/non-scientifique que ces Autres portent quant au passé. Ainsi dans l'ouvrage collectif *La Préhistoire des autres* (Schlanger & Taylor 2012), ces *Autres* n'apparaissent toujours que comme informateurs des chercheurs et récepteurs de connaissances fabriquées par d'autres (les modernes et postmodernes) ou par des acculturés. Pour les anthropologues et préhistoriens classiques, ils n'ont, par eux-mêmes, aucune préhistoire sinon même une histoire... Ainsi, †J. Guffroy³¹, archéologue IRD en Amérique du Sud, dans ses réflexions sur le Développement n'envisage aucunement de prendre en compte le savoir des gens chez qui il a travaillé y compris l'évaluation qu'ils pourraient faire de ses produits d'archéologue.

La conclusion de cet ostracisme - puisqu'aucune critique véritable ne me fut jamais opposée, sauf par A. Froment (2006) dans un texte à-côté du sujet³² (Marliac 2010c), - est que la remise en cause des fondements de notre activité de développement - dans le cas précis de ma discipline - est en même temps incomprise/comprise et irrecevable dans les deux cas à cause de ce qu'elle met au jour. Et ceci encore aujourd'hui, comme en témoigne le contenu de l'ouvrage collectif cité : *La préhistoire des Autres*³³ (Marliac 2013).

En effet, participer à des opérations de développement - sans tout de suite se référer aux principes politico-moraux qui sont censés les commander - implique que des savoirs de différentes natures (pratiques, techniques, théories, philosophies, métaphysiques..) vont entrer en contact. Entre autres : celles du développé face à celles du développeur. Comment va-t-on régler leurs rapports, leurs échanges

continuité d'une certaine archéologie française de haute qualité hors hexagone, non encore totalement anglo-saxonisée.

³¹ *Mais la connaissance est difficile à obtenir, plus faite d'interrogations que de savoirs, et donc souvent difficile et lente à diffuser, même si, indéniablement l'apparition de l'internet a considérablement changé la donne de la vulgarisation scientifique, en positif (accès plus facile à tous) et négatif (moindre sélection de la valeur de l'information). Pour être retourné plusieurs fois sur mes propres traces, d'assez nombreuses années après un premier séjour, j'ai pu y mesurer la trop fine empreinte qui en persistait et l'importance d'approfondir les sillons. La formation d'étudiants nationaux est un élément important de cet ensemencement.* 2012 Dédicace. **Futura-Sciences.com**

³² Au contenu quelque peu anathémisant et incurablement 'moderne'.

³³ Quasi vide de toute prise en compte de ce que ces Autres conçoivent comme préhistoire...

ou comment vont-ils s'entre-régler ? Même encore aujourd'hui ces rapports sont envisagés de manière asymétrique sous l'aspect d'instrumentalisations variées des discours des chercheurs ces derniers considérés comme référentiels indiscutés³⁴ : le savoir indigène est expulsé sinon ignoré (Hobart 1993). Le problème posé est donc : si l'anthropologue reste *l'analyste du culturel* (Vidal 2010 : 8) ce culturel porté par *les acteurs locaux du développement* (id : 19) n'apparaît que très peu ou pas du tout (Hobart 1993) et pas dans **ses propres termes**. C'est que, comme le rappelle B. Latour (2012 : 25), *Aussi respectueux qu'il veuille l'être de la 'pensée sauvage', c'était à partir de la 'pensée cultivée' ou 'savante' que l'anthropologue devait penser [la] différence [de rationalité]*. Il existe donc un biais fondamental à la base de notre analyse des Autres. Il est bien évident que le commun des acteurs du développement depuis le début de l'expansion européenne est peu à peu passé, en vertu du rapport de forces, d'une intercompréhension pragmatique³⁵ à une mécompréhension de plus en plus affirmée, laissant derrière lui - sauf dans le domaine artistique (André Breton, Picasso) - toute interrogation quant aux visions du monde étrangères à la vision occidentale dominante. Au point même que certains chercheurs s'indignent que des observés se refusent à être observés...(la plupart des *social scientists* sont d'inénarrables impérialistes!).

Mes réflexions dans le cadre de l'activité archéologique (et celles d'autres dont je n'ai pas eu connaissance alors ; mais Schlanger et Taylor 2012 sont très insuffisants sur ce point) par leur nature ne mettaient pas en cause que ma discipline mais les sciences en général. Si je posais en effet le problème comment les faits sont construits en archéologie (la nature de ma connaissance scientifique), et comment passer de ce savoir réputé exact (et même 'vrai') vers les différents savoirs locaux que les archéologues rencontrent en Afrique par ex. (qui était mon terrain d'activité) et qui servent et ont servi aux peuples locaux à vivre leurs vies depuis des millénaires, la même question peut-être posée à toutes les sciences

³⁴ L. Vidal 2012 *L'expérience de l'espace public*. Sciences au sud, IRD. N°68 : 12.

³⁵ *Les pirates, les marchands, les soldats, les diplomates, les missionnaires, les aventuriers de toute sorte ont voyagé pendant des siècles de par le monde et se sont habitués à la diversité des cultures, des systèmes de religions et de croyances* (Latour 1995 : 509).

oeuvrant outre-mer (ou pas). Il suffit de lire et regarder une carte pédologique pour comprendre qu'elle est inaccessible aux africains, sauf ceux formés à la pédologie. Idem pour la lecture d'une étude anthropologique, de cartes thématiques, d'histogrammes statistiques, d'histoires de l'art, des conditions d'une enquête avant campagne de vaccination...même si peu à peu, scolarisation aidant, différentes notions et concepts apparaissent - tels quels ou adaptés - dans les cultures extra-européennes. La solution se présente quand les concernés se sont formés à telle ou telle discipline plus ou moins 'scientifique' d'ailleurs (géologie, génétique, anthropologie, physique quantique, etc.) et qu'ils ont donc abandonné tout autre savoir. La coexistence/cotraduction de ces savoirs chez les intéressés mériterait d'ailleurs plus d'études liées aux études linguistiques, rarement tournées vers l'épistémologie (Tourneux 2008, Jorion 2009).

On constate donc rapidement en archéologie, mais aussi au-dehors, dans les sciences anthropologiques et les sciences naturelles que la réflexion sur nos modes de raisonnement dits scientifiques est plutôt rare et faible. Sous couvert de réflexivité quelques tentatives ont été faites (Leservoisier & Vidal 2007) qui n'ont jamais été au bout du chemin : la mise en cause de notre mode de pensée par rapport à d'autres systèmes, n'apparaît jamais et les chercheurs - évidemment conditionnés par la pensée occidentale - continuent de trancher de l'absolu. *Le prétexte qui permet aux chercheurs d'occuper le point de vue de nulle part (celui de Dieu), vient de ce qu'ils prétendent faire de façon 'réflexive' ce que les acteurs feraient 'sans y prêter attention'.* (Latour 2006 : 49). Or le problème pour toute discipline est la co-existence du discours scientifique avec le discours ordinaire. Lequel est vrai ? C'est sur ce point que repose cependant tout l'édifice du développement.

Mais la question de la même vérité (abstraite) peut-elle être posée à deux discours de natures différentes ?